

Bruno Combes

*Il existera toujours
un chemin*



*Ils se sont rencontrés
sur le chemin de Compostelle.
Et si leur voyage ne
faisait que commencer ?*

Il existera toujours
un chemin

DU MÊME AUTEUR

Seulement si tu en as envie..., Michel Lafon, 2016 ; J'ai lu, 2017.

Ce que je n'oserai jamais te dire..., Michel Lafon, 2017 ; J'ai lu, 2018.

Parce que c'était toi..., Michel Lafon, 2018 ; J'ai lu, 2019.

Le Secret de la Montagne Noire, tome I, Les Amants de la bergerie, Michel Lafon Poche, 2018.

Le Secret de la Montagne Noire, tome II, La Promesse de cristal, Michel Lafon Poche, 2019.

Je ne cours plus qu'après mes rêves, Michel Lafon, 2019 ; J'ai lu, 2020.

La Part des Anges, Michel Lafon, 2020 ; J'ai lu, 2021.

Un souffle sur la main, Michel Lafon, 2021 ; J'ai lu, 2022.

Soixante secondes de bonheur, Michel Lafon, 2022 ; J'ai lu, 2023.

La neige ne tombe pas en hiver, Michel Lafon, 2024.

BRUNO COMBES

Il existera toujours
un chemin

ROMAN



Pour contacter l'auteur :
bc-ecrivain@orange.fr

Partagez vos impressions sur les réseaux sociaux :



www.facebook.com/BrunoCombes



www.instagram.com/bruno_combes_auteur

Et sur son site Internet :
<https://bruno-combes.com/>

© ÉDITIONS MICHEL LAFON, 2023.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Aux voyageurs de l'existence
qui osent s'égarer sur les sentiers...*

*Que vos choix soient le reflet de vos espoirs
et non de vos peurs.*

Nelson MANDELA

*La question n'est pas de savoir si la vie a un sens,
mais comment pourrais-je donner un sens
à ma propre vie.*

Le Dalai-Lama

L'existence est rarement une autoroute rectiligne.

Pour la plupart d'entre nous, les lignes droites sont émaillées de virages serrés, de trajets sinueux et de revêtements dégradés avant de retrouver la quiétude et l'harmonie.

Mais pour certains, inventer une nouvelle voie devient vital lorsque les difficultés apparaissent insurmontables. Partir devient alors la seule issue, non pas pour échapper à la vie, mais pour que la vie ne leur échappe pas.

La fuite est souvent considérée comme une lâcheté ou, au contraire, un immense courage. Personne ne peut juger. L'histoire, les attentes et les espoirs de chacun détermineront son parcours.

Nous sommes tous des Margot, Alexandra ou Mathieu et, quoi que nous réserve notre destinée, *il existera toujours un chemin...*

1

La mélodie de la vie

La vie, c'est comme une partition de musique. Quelquefois douce comme un silence ou un accord mineur, surprenante comme un contre-temps ou une improvisation, triste et mélancolique comme un bémol ou un soupir.

On l'espère *crescendo* ou *allegro*, mais le refrain de notre destinée est parfois parsemé de pauses et de tonalités étouffées.

Alors, on se risque à se dévoiler sans accompagnement, *a cappella*, seul et fragile.

*

* *

*Région parisienne, quartier de La Défense,
premiers jours du mois d'avril.*

Malgré le printemps naissant, une brume tenace s'accrochait aux étages des tours les plus élevées. Une ambiance moite et pesante

ralentissait l'allure des passants qui paraissaient comme anesthésiés, perdus dans leurs pensées.

Lorsqu'elle sortit du commissariat, Margot baissa la tête et se dirigea d'un pas lent en direction de l'hypermarché situé de l'autre côté de l'esplanade. Dans trente minutes, elle serait installée dans son fauteuil d'hôtesse de caisse, à scanner, sept heures durant, les articles des clients qui défileraient devant elle. Un poste qu'elle occupait depuis six ans, ou plutôt qu'elle supportait afin de subvenir aux besoins matériels de son couple. Hervé, son mari, alternait de longues périodes de chômage et des contrats précaires, sans jamais parvenir à décrocher un emploi stable. Alors, Margot compensait autant qu'elle le pouvait. Elle ne comptait plus les heures supplémentaires qu'elle effectuait afin de boucler leurs fins de mois.

Ce matin, son épaule gauche la faisait souffrir. Margot n'avait pas fermé l'œil de la nuit malgré les anti-inflammatoires qu'elle avait avalés. Le résultat d'une soirée chaotique où, une nouvelle fois, elle avait dû faire face à une violente crise de jalousie de son mari. Il avait trop bu et, comme souvent lorsqu'il abusait de la boisson, sa femme devenait la cible de toutes ses frustrations. Les coups étaient tombés, elle s'était protégée de son mieux, ses deux bras en bouclier, avant qu'Hervé, vaincu par les effets de l'alcool, ne s'effondre sur le canapé.

C'était la deuxième fois que Margot avait le courage de déposer une main courante à l'encontre de son mari. La policière qui l'avait reçue avait remarqué l'hématome qu'elle tentait de dissimuler à la base de son cou. Malgré son insistance, la lieutenant n'avait pas su la convaincre de se faire examiner par un médecin afin de disposer d'un certificat officiel attestant des coups qu'elle avait reçus. Margot n'avait pas non plus accepté de déposer plainte, ce qui empêchait toute poursuite.

— Madame, je me dois d'insister, il recommencera, c'est certain ! Vous le savez, il l'a déjà fait ; vous êtes déjà venue me voir ! Un jour, ce sera bien plus grave, cette situation est dangereuse ! insista la policière d'un ton calme mais ferme.

Margot releva le col de son chemisier et posa sa main sur son cou. D'une voix faible, elle justifia son refus.

— J'en ai conscience, c'est pour cette raison que je suis là, je sais que ce n'est pas normal, il ne doit pas se comporter ainsi. Mais, vous savez, il a des soucis, il est au chômage depuis plus de quatre ans... Une main courante, c'est suffisant ; c'est toujours une trace, soupira-t-elle.

La lieutenant, qui avait du mal à contenir son agacement, revint à la charge :

— Votre mari n'a aucune excuse, madame. Ne vous trompez pas, la victime, c'est vous ! Je vous en conjure, portez plainte. C'est le seul

élément qui nous permette de le convoquer et de lui faire comprendre qu'il ne doit plus porter la main sur vous !

Margot se saisit de son sac à main et se leva.

— Je dois y aller, je vais être en retard.

La policière connaissait trop bien ce genre de situation. Elle savait que Margot se cachait la gravité des faits et refusait d'admettre l'évidence. Mais pendant combien de temps encore ? Elle espérait qu'il ne serait pas trop tard.

*

* *

Margot était originaire du nord de la France ; elle avait grandi dans un village situé à une vingtaine de kilomètres de Lille. Après avoir obtenu son baccalauréat, elle avait pris la direction de Paris pour y suivre des études en faculté de médecine. Ses parents, Alain et Clotilde Marel, s'étaient saignés aux quatre veines pour que leur fille unique réalise son souhait le plus cher : soigner et apaiser les souffrances. Margot en rêvait depuis l'enfance. Malgré leurs maigres revenus d'employés, ses parents avaient supporté la charge de ses longues années universitaires. Leur fille n'avait qu'une seule chose à penser : réussir ses concours. En dépit de la pression qui pesait sur ses épaules, elle avait brillamment validé les premières années, celles où la sélection est la plus rude. Désormais, l'avenir de Margot s'éclaircissait,

son rêve allait se concrétiser, elle serait docteure en médecine !

C'est au cours de sa sixième année d'études qu'elle rencontra Hervé. Elle en tomba instantanément amoureuse, une attirance magnétique qui surprit bon nombre de ses connaissances, en particulier Alicia, sa meilleure amie. Tous s'étaient habitués à la voir plongée dans les livres d'anatomie ou de biochimie, rarement de sortie, encore moins engagée dans une relation suivie avec un homme.

Hervé était un personnage séduisant, son aîné de dix ans. Il possédait une société florissante de construction de maisons individuelles. Il était prêt à toutes les attentions pour satisfaire celle qu'il venait de rencontrer. Alain et Clotilde s'étaient étonnés de la différence d'âge et du caractère taciturne de cet homme, mais le bonheur de leur fille ne faisait aucun doute et c'était le plus important. À la demande d'Hervé, Margot quitta son logement universitaire et les deux amoureux s'installèrent dans la maison qu'il possédait dans le quartier de Montmartre. Elle poursuivit ses études. Les six premiers mois de leur relation furent idylliques, jusqu'au soir où Hervé demanda Margot en mariage lors d'un dîner au restaurant.

Bien évidemment, elle en fut ravie. Quelle plus belle preuve d'amour pouvait-il lui offrir ? Margot accepta de s'unir à lui, mais elle lui expliqua qu'elle préférait d'abord terminer sa

sixième année et valider son externat afin de préparer sereinement le concours d'interne en pédiatrie, la spécialité qu'elle visait. De plus, elle deviendrait alors indépendante financièrement, ce qui était particulièrement important à ses yeux. Ses parents s'étaient privés durant de longues années, elle se devait de les libérer enfin de ce poids. Une façon aussi de les remercier.

Huit mois à patienter et elle serait sienne !

Un long silence s'ensuivit, quand subitement Hervé frappa violemment la table de son poing. Il était dans une rage folle. Margot, complètement désemparée, ne savait pas comment réagir, partagée entre la gêne et l'incompréhension.

Hervé ne parlait pas, il criait. Les clients et les serveurs avaient les yeux rivés dans leur direction. Margot, à la personnalité si discrète, presque effacée, tenta de le calmer, mais sa voix faible était inaudible au milieu des hurlements. Elle avait face à elle un homme qu'elle ne connaissait pas. Sa réaction était démesurée, il semblait ne plus pouvoir se contrôler. Tout à coup, il se leva, balança sa serviette et sortit du restaurant en claquant la porte, laissant Margot dans un désarroi total. Après quelques instants d'hésitation, elle demanda l'addition qu'elle régla en évitant le regard du serveur, puis quitta l'établissement le plus discrètement possible. Une fois sur le trottoir, sa première réaction fut de le chercher ; il devait

déjà regretter son comportement et l'attendre pour s'excuser. Sans aucun doute, l'effet d'une longue et harassante journée de travail. Le regard de Margot scrutait toutes les directions, mais aucune trace d'Hervé. Elle décida de l'appeler, il ne répondit pas. Elle réitéra sa tentative à plusieurs reprises mais, chaque fois, ses appels basculaient sur la messagerie. Elle rédigea un SMS : « *Je ne comprends pas, rappelle-moi ou rejoins-moi dès que tu as mon message, je t'attends devant le restaurant.* » Elle patienta tout en continuant à le chercher du regard. Toujours rien ni personne. Ne sachant quoi penser, elle s'engouffra dans la première bouche de métro pour rentrer à leur domicile. À mesure que les stations défilaient, Margot doutait ; elle doutait de la réponse qu'elle avait donnée à Hervé alors qu'il venait de lui offrir la plus belle des preuves d'amour. Elle lui envoya un second message : « *Je rentre, j'espère que tu es là. Peut-être que ma réaction t'a déçu, je suis désolée. À tout de suite, je t'aime.* »

Alors qu'elle ouvrait le portail de la maison, son portable vibra : « *Moi aussi, je suis désolé. Peut-être que je me suis trompé, tu ne m'aimes pas !* » Dans un premier temps, elle fut rassurée, mais rapidement, la même incompréhension que celle qu'elle avait ressentie au restaurant l'envahit. Elle relut le message ; quelque chose ne collait pas. Pourquoi cette ambivalence dans ses propos ?

Alors qu'elle refermait le portail, elle remarqua de la lumière à l'étage : il était là, le nez collé à la vitre, souriant.

Margot ne le savait pas mais, à partir de ce jour-là, son existence allait être bouleversée. Il y aurait d'abord la manipulation puis le mensonge, auxquels s'ajouteraient ensuite la culpabilisation et la violence. Hervé allait s'imposer comme un parfait pervers narcissique qui, méthodiquement, l'emprisonnerait dans ses filets.

Hervé se confondit en excuses, expliquant son comportement par une fatigue excessive et trop de stress professionnel. Il promit de ne jamais recommencer et de déléguer à ses chefs d'équipe la responsabilité de certains chantiers. Après quelques semaines où elle retrouva celui qu'elle avait connu, Hervé réitéra sa demande en mariage ; le piège commençait à se refermer. Margot n'osa pas lui opposer la même réponse et resta plus floue sur son intention de se concentrer uniquement sur la fin de son externat. Dès lors, il n'eut de cesse de revenir à la charge.

Margot résistait, mais ses défenses lâchaient peu à peu, le résultat d'un minutieux travail de sape. Hervé sentit que c'était le moment de jouer son va-tout.

Le week-end suivant, elle eut la surprise de découvrir au déjeuner ses parents, invités par Hervé dans le restaurant où il lui avait

fait sa demande. Elle se sentait mal à l'aise, ce lieu l'angoissait. Et Hervé le savait, c'est à cet endroit qu'elle serait le plus vulnérable. Au moment du dessert, il annonça fièrement leur intention de se marier. Margot confirma sa joie de s'unir à l'homme qu'elle aimait, mais elle insista sur le fait qu'il n'y avait pas d'urgence et que sa priorité était de terminer son cycle d'études. Elle tomba des nues lorsqu'elle se rendit compte que son futur mari avait mis dans la confiance Clotilde et Alain. Il avait su trouver les mots justes pour qu'ils encouragent leur fille à accéder, sans condition, à sa demande. Margot était perdue. Hervé ne lui laissait pas le temps de la réflexion et relançait inlassablement la conversation, incitant ses futurs beaux-parents à pousser leur fille à se ranger à son avis. Soudain, sa mère évoqua un argument que Margot ne put contester.

— Tu nous as bien dit que, pour les demandes d'internat, les étudiants mariés bénéficiaient de points supplémentaires pour choisir leur affectation ?

Elle ne put que confirmer les propos de sa mère.

— Oui, c'est vrai.

Sous l'œil satisfait d'Hervé, son père renchérit.

— Interne en pédiatrie et à Paris, ce serait super, non ?

— Bien sûr, répondit-elle laconiquement.

Ses dernières défenses cédèrent, son esprit bascula. Inconsciemment, Margot se persuada

que sa réticence était infondée et qu'au fond Hervé avait raison. Dans un sursaut de protection, elle s'adressa à son futur mari :

— Pourquoi si vite ?

Il savait qu'il avait gagné, et il prit son temps pour mieux se délecter de sa réponse.

— Par amour, Margot, par amour ! N'est-ce pas la plus belle preuve que tu puisses me donner ? Et pour ta demande d'internat, autant se marier au plus vite.

Clotilde intervint :

— D'abord, une cérémonie entre nous. Pour organiser une fête avec les amis et la famille, nous attendrons ; il faut du temps pour mettre tout cela au point.

— Très bien, fit Margot en posant sa tête sur l'épaule d'Hervé, sous le regard ému de ses parents.

Il avait remporté sa première lutte de pouvoir face à sa future femme. Pour le moment, il n'avait utilisé que la manipulation et la culpabilisation, mais la violence n'allait pas tarder à faire son apparition.

Hervé s'occupa de toutes les formalités pour procéder au mariage civil dans les plus brefs délais. Au cours de ces quelques semaines, il redevint l'homme prévenant qu'il avait su être au début de leur relation. Margot, déjà sous son emprise, lui confirma qu'il avait eu raison d'insister et qu'aveuglée par ses études elle avait sous-estimé la force de leur amour.

La cérémonie se déroula en petit comité, la famille proche et des amis faisant office de témoins. Margot en profita pour prendre quelques jours de repos chez elle, dans le Nord. La vie paraissait douce et la période de tension et d'incompréhension qu'elle avait vécue semblait oubliée.

Elle reprit ses cours et constitua son dossier d'internat avec toutes les chances d'obtenir le poste qu'elle convoitait. Hervé, comme il le lui avait promis, rentra plus tôt. Selon ses dires, il délégua la responsabilité des chantiers qui ne nécessitaient pas sa présence.

Pourtant, un soir, alors que Margot s'approchait de son mari pour l'embrasser, elle remarqua son visage crispé ; il paraissait tourmenté.

— Quelque chose ne va pas ? s'enquit-elle.

Brusquement, il se leva et se mit à arpenter le salon à grandes enjambées.

— Que se passe-t-il ? insista-t-elle.

Il la regarda fixement et lança abruptement :

— Je suis en faillite !

Margot écarquilla les yeux et, en bafouillant, lui demanda des précisions.

— Comment ça ? Mais tu m'as toujours assuré... que... ta société, enfin... tout allait bien...

— Oui, c'est ce que j'ai toujours soutenu. C'était faux ! affirma-t-il d'un ton presque détaché.

— Comment ça, faux ?

— Faux, le contraire de vrai ! Comment veux-tu que je te le dise ? Ma société vivotait grâce à quelques chantiers signés avec les HLM de Paris, mais la mairie n'a pas souhaité renouveler le contrat.

— Tu vivotais ? Je ne comprends pas, avec le train de vie que tu as ?

— Je piochais dans la réserve que j'ai perçue après le décès accidentel de mes parents. Désormais, elle est vide, plus que vide même !

Margot n'en revenait pas ; elle s'écroula sur le canapé.

— Depuis combien de temps le sais-tu ?

Hervé se mit à ricaner.

— Depuis toujours !

— C'est une blague ?

— Pas du tout, répliqua-t-il, sûr de lui.

— Donc, tu m'as toujours menti ?

Hervé tourna lentement la tête, puis s'approcha et la regarda de haut, la fixant de ses yeux noirs.

— Ne me reparle plus jamais comme ça ! imposa-t-il d'une voix lente et profonde.

Brusquement, elle se leva et, malgré sa petite taille, lui fit face.

— Tu te rends compte, enfin, ce n'est pas...

Elle n'eut pas le temps de terminer sa phrase. Hervé lui assena une gifle d'une telle violence qu'elle se retrouva propulsée au fond du canapé. Dans un premier temps, elle ne ressentit pas la douleur ; elle porta sa main à sa joue comme pour se protéger.

— Hervé..., eut-elle seulement la force de dire.
C'est alors qu'il vint s'asseoir à côté d'elle et posa sa tête sur ses genoux. Il éclata en sanglots.

— Excuse-moi, excuse-moi, répéta-t-il.

— Tu viens de me frapper ! rétorqua-t-elle.

— Je suis désolé, pardonne-moi, je ne le ferai plus. Je suis à bout, je vais tout perdre, l'entreprise, tout ce que je possède.

Margot ne dit rien, médusée face aux révélations et à l'attitude d'Hervé. Elle sentit que sa joue commençait à gonfler.

— Nous sommes mariés pour le meilleur et pour le pire, assura-t-il alors que ses larmes se calmaient.

Margot insista de nouveau sur ce qui venait de se passer :

— Hervé, tu as porté la main sur moi !

Les sanglots reprurent de plus belle ; il s'agrippa aux jambes de sa femme.

— Je vais tout perdre, tout... Dis-moi qu'on va s'en sortir.

Elle avait envie de le pousser, de décoller sa tête de ses jambes et, pourtant, elle ne le fit pas. Elle sentait l'humidité de ses larmes à travers le tissu de son jean ; cela la dégoûtait. Alors qu'elle allait se lever pour chercher une poche de glaçons afin de la poser sur sa joue, il poursuivit d'une voix plus assurée, presque menaçante.

— Dis-moi qu'on va s'en sortir, on est mariés, non ?

Margot ressentit une sensation étrange : la même crainte qui l'avait submergée pendant des semaines après sa première demande en mariage. Elle n'osa réagir de crainte qu'il ne redevienne violent. Ils restèrent ainsi de longues minutes. L'esprit de Margot était vide. Elle ne savait quoi penser. La peur et une incompréhensible empathie envers cet homme qui venait de la frapper l'assaillaient. Il rompit le silence :

— Tu es ma femme ?

Dans un chuchotement, elle balbutia :

— Oui...

— Alors, on va s'en sortir ?

— Oui..., répéta-t-elle.

— Je n'ai plus rien, je n'ai que toi.

Que pouvait faire Margot à part confirmer les propos de celui qui venait de la brutaliser ? Elle s'étonna de pouvoir évoquer leur avenir, si tant est qu'il existe... D'une voix sans relief, elle répondit :

— Nous allons faire face.

Son mari se leva et se dirigea vers la cuisine. Il revint avec une poche de glace qu'il lui tendit.

— Tiens, ça te fera du bien.

Elle se surprit à lui adresser un léger sourire, sans aucun doute l'expression d'une défense inconsciente. Comme si de rien n'était, Hervé commenta les événements à venir.

— Demain matin, j'ai rendez-vous à la banque. Nous allons devoir changer de train de vie et chercher un appartement.

La descente aux enfers ne faisait que commencer. Le couple emménagea dans un logement modeste au nord de la capitale. Margot put, non sans difficulté, terminer son externat. Hervé fit quelques petits boulots qui lui ouvrirent de maigres droits au chômage. Sans cesse il répétait à sa femme que lui seul faisait vivre le ménage. Margot se défendait comme elle le pouvait, perdue dans une situation qui lui paraissait irréelle. Elle demanda de l'aide à ses parents qui réagirent mollement malgré le désarroi profond de leur fille. Jamais elle n'évoqua les coups – car il y en eut d'autres après la gifle. Peut-être aurait-elle dû, car elle aurait sûrement trouvé chez Clotilde et Jean une oreille attentive.

Hervé poursuivit son travail de sape. Il épuisait moralement sa femme, lui reprochant d'être l'unique responsable de leur situation. Elle ne réagissait plus, craignant un nouvel accès de violence.

Inconsciemment, Margot développa un sentiment de pitié envers cet homme qui immisça le doute et la culpabilité dans son esprit. Avait-elle fait une erreur ? Accaparée par ses études, peut-être n'avait-elle pas été assez présente ? N'aurait-elle pas dû accéder à la requête d'Hervé lors de sa première demande en mariage ? Lui apportait-elle tout le réconfort dont il avait besoin ? Des tas de questions qui s'imposaient à elle sans répit.

Elle intégra l'internat dont elle avait toujours rêvé : le service de pédiatrie de la Pitié-Salpêtrière. À cette annonce, Margot aurait dû bondir de joie, mais elle savait déjà que son objectif de devenir médecin s'éloignait. Hervé n'acceptait pas de voir sa femme continuer dans cette voie. Il lui reprochait d'être peu présente, trop prise par ses longues gardes. Après une énième dispute et une nouvelle gifle, Margot abdiqua et abandonna ses études.

Ses collègues tentèrent de la faire changer d'avis. Depuis quelques mois, ils la voyaient s'enfermer dans la solitude et étaient les témoins impuissants d'un échec programmé. Margot ne communiquait plus. Personne ne connaissait les raisons de son mal-être, à l'exception d'Alicia qui se refusait à la laisser tomber et tenta, sans succès, de la faire réagir.

Margot accepta un poste à l'hypermarché du quartier de La Défense. Elle rapporta, comme Hervé le lui répétait, « enfin un vrai salaire ». Il se complaisait dans son rôle de parfait manipulateur. Parfois, il pouvait être doux, parfois... les coups tombaient. Le contrôle qu'il avait sur sa femme était total.

Les années passèrent. Son ancienne vie, Margot l'avait enfouie dans un coin de sa tête. Pour supporter la frustration, elle se disait qu'elle ne méritait pas d'être médecin et que sa vraie place était celle qu'elle occupait. Avec le

temps, elle trouvait même qu'elle ne s'en sortait pas si mal. Elle travaillait, ce qui permettait à son ménage de survivre. Margot visitait peu ses parents ; elle se sentait coupable de ne pas les avoir rendus fiers, eux qui s'étaient tant investis pour elle.

À part Alicia, qu'elle voyait de temps à autre, et Edmond, un de ses collègues de travail, personne ne savait rien de son quotidien.

*

* *

— Eh bien, ma belle, tu me snobes aujourd'hui ? lança Edmond d'un ton jovial lorsqu'il croisa Margot dans la salle de pause.

— Désolée, je ne t'avais pas vu, je pensais que tu avais déjà pris ton poste.

Il s'esclaffa.

— Pas vu ? Tu rêvasses, oui ! Pourtant, je crois que je suis assez épais, non ? Tu me l'avais prédit, ça y est, j'ai passé le quintal. Un café ? lui proposa-t-il.

— Merci, un double, s'il te plaît. J'ai mal dormi cette nuit.

Edmond sentait que ce matin, plus qu'à l'accoutumée, quelque chose n'allait pas. Alors que Margot scrutait le parvis depuis la baie vitrée de la salle, il détailla sa frêle silhouette. Il remarqua le foulard qu'elle portait autour du cou. Il s'approcha et lui tendit le gobelet de plastique.

— Tiens, ça te fera du bien. Un souci ?

Margot fit comme si elle n'avait pas entendu et, tapotant le ventre de son collègue, lança sur le ton de la plaisanterie :

— Ah oui, effectivement, en plein régime, dis-moi ! Tu ne trouveras jamais de femme si tu continues à dévorer de la sorte.

— C'est que j'attends que tu sois libre !

La remarque d'Edmond fit sourire Margot. Un silence s'installa, qu'il rompit rapidement.

— Il a recommencé ? s'enquit-il en soulevant délicatement le foulard.

— Oui, confirma-t-elle en baissant les yeux.

Edmond souffla de contrariété.

— Margot, ce n'est plus possible, il faut que cela s'arrête. Laisse-moi t'aider. Que veux-tu que je fasse ? Tu dois porter plainte. Quitte-le ! Je t'héberge chez moi, tu peux venir de jour comme de nuit, tu le sais !

Elle posa sa main sur le bras de son collègue.

— Je sais, merci ! Je sors à l'instant du commissariat.

— Tu as déposé une plainte ?

— Non, une main courante..., répondit-elle, hésitante.

— Margot, ça ne sert à rien !

— Si, il y a une trace...

Il ne la laissa pas poursuivre et s'énerva.

— Une trace de quoi ? Quand il aura tapé plus fort, trop fort, il restera une trace du danger que tu courais ? C'est ça ? Ah, la belle affaire !

Margot haussa lentement les épaules et jeta son gobelet dans la poubelle.

— Je dois y aller.

— Tu ne peux pas continuer ainsi, c'est trop dangereux ! insista Edmond.

— Mais non, voyons. Et puis, il a besoin de moi. Nous avons chacun nos problèmes et nous devons les assumer ensemble.

Edmond savait que, malgré les circonstances, sa collègue n'était pas prête, pas encore. Plus tard, il essaierait de nouveau, comme il le faisait depuis des années.

— On mange ensemble ? lui proposait-il.

— OK, avec plaisir, j'ai ma pause à midi.

Au cours du repas, Edmond remarqua que Margot paraissait plus triste qu'à l'accoutumée. Quelquefois, son visage s'éclairait, mais l'envie semblait l'avoir quittée. La crainte que son amie ne plonge dans une profonde dépression l'effleura un instant, avant que celle-ci évoque ses futures vacances. Cette perspective rassura Edmond qui ne put s'empêcher de renouveler sa proposition d'aide. Margot acquiesça d'un signe de tête puis regagna son poste, la main posée sur son épaule pour atténuer la douleur.

Lorsqu'elle poussa la porte de leur appartement, il était près de 21 heures. Elle trouva Hervé affalé sur le canapé. Des bouteilles de bière vides jonchaient le sol.

— Ah, te voilà enfin, bafouilla-t-il.

Comme toujours, Margot se justifia.

— Le métro avait du retard, des travaux, d'après l'annonce.

— Fous-toi de ma gueule, tu étais chez lui, j'en suis sûr !

Margot se mit à pleurer.

— Arrête avec ça, s'il te plaît, pas ce soir, je suis fatiguée.

— Salope, va ! Tu n'es qu'une traînée, lui lança-t-il, les yeux remplis de haine.

Margot se laissa glisser le long du mur et se retrouva assise sur le sol, les genoux repliés contre son torse. Hervé se leva. Il titubait.

— Tu n'as pas fait les courses ? Je n'ai plus de bière...

— Non, j'avais mal et je suis épuisée.

À peine avait-elle terminé sa phrase que la violence déferla. Des coups de pied cette fois. Si elle put se protéger du premier, elle hurla de douleur lorsqu'il percuta son épaule meurtrie. Hervé frappait, frappait toujours. Ne supportant plus les coups, elle s'évanouit.

Lorsque Margot reprit connaissance, elle eut du mal à se lever, son corps tout entier la faisait souffrir. Des tremblements l'agitaient sans qu'elle puisse les contrôler, elle avait peur. Elle entendit le ronflement d'Hervé dans la chambre. Surtout ne pas faire de bruit. Lorsqu'elle découvrit son visage dans le miroir du salon, elle fut horrifiée et un cri mourut dans sa gorge. Elle pouvait à peine ouvrir son

œil droit tuméfié, sa lèvre inférieure était fendue et son front barré d'un large bleu.

En un instant, Margot prit la décision qu'elle aurait dû prendre depuis le début de leur histoire. Ce soir, il n'était plus question de culpabilité, de mensonge ni de manipulation. Un flash lui traversa l'esprit : si elle restait, elle n'y survivrait pas !

À pas lents et en boitillant, elle se dirigea vers la table du salon et se saisit de son sac qu'elle tint fermement comme on s'accroche à une bouée. Elle voulut récupérer quelques affaires dans la commode de la chambre. La peur de réveiller son bourreau fut trop forte, elle y renonça.

Elle sortit avec précaution et descendit l'escalier qui menait dans le hall de l'immeuble. Elle poussa avec difficulté la lourde porte. Il faisait nuit. Elle regarda l'heure sur son portable, il était près de 23 heures. Sur le trottoir d'en face, deux jeunes gens s'amusaient ; elle les fixa un instant.

Où pouvait-elle aller à cette heure ? Elle n'en avait aucune idée. Elle marcha lentement en direction de la bouche de métro. Et disparut.

Margot fuyait.

2

La vraie richesse

La richesse ne s'estime pas à l'aune de son compte en banque, de ses maisons ou de ses voitures.

Tout cela n'est qu'illusion, souvent temporaire.

La fortune d'un individu se mesure à sa capacité à donner aux autres. Que ce soit son amitié, son amour, son savoir ou simplement une oreille attentive et une épaule sur laquelle se reposer.

Au fond, la vraie richesse, c'est tout ce que l'argent ne pourra jamais acheter.

*

* *

Émirats arabes unis, Dubaï, plage d'Umm Suqeim, fin du mois d'avril.

Déjà deux heures qu'Alexandra posait pour un *shooting* photo commandé par une luxueuse marque d'accessoires de mode. La maquilleuse

s'affairait à masquer les traces de sueur qui perlaient sur son visage. Il était à peine 10 heures du matin ; encore quelques clichés, et la séance serait terminée. La chaleur suffocante ne permettrait plus d'obtenir des images de qualité. Le directeur marketing de la marque insista pour réaliser une ultime série avec en fond le luxueux hôtel Burj al-Arab. Alexandra échangea quelques mots avec Alan, son agent, qui donna son accord. Malgré la fatigue, elle poursuivit la séance, offrant son plus beau sourire ou un air mystérieux selon les désirs du photographe.

Lorsqu'elle put enfin se détendre, elle alla piquer une tête dans les eaux chaudes du golfe Arabo-Persique. Pendant ce temps, Alan, qui était aussi son compagnon, renégociait les droits photographiques et le tarif horaire en vue d'une future collaboration. Le directeur marketing n'avait pas tellement le choix ; il se plia à ces nouvelles exigences.

Alexandra était ce que l'on appelle une « influenceuse », une star des réseaux sociaux suivie par plus de quatre millions de *followers*. Au moindre cliché publié sur son compte, le nombre de *likes* atteignait des sommets ; c'était le jackpot assuré pour la marque qu'elle présentait. Aujourd'hui, il s'agissait de promouvoir des maillots de bain ; demain, ce seraient des cosmétiques, des robes, des chaussures ou des voitures de luxe. Tout était bon pour vendre

son image. Son corps et sa jolie frimousse, couplés à une stratégie commerciale performante, lui assuraient des revenus à donner le vertige, ce qui lui avait déjà permis d'investir dans plusieurs biens immobiliers en Asie et en Europe.

Alexandra avait une totale confiance en Alan. Il gérait sa carrière depuis son arrivée à Dubaï, deux ans auparavant. Leur vie de couple avait débuté six mois plus tôt. Tous deux veillaient farouchement à séparer le professionnel du personnel mais, malgré leurs efforts, certains tiraillements étaient apparus récemment. Alan souhaitait qu'Alexandra donne un peu plus à ses fans qui n'attendaient qu'une chose : partager sa vie, toute sa vie ! Et depuis le début de sa carrière, c'est ce qu'elle faisait, mais elle veillait scrupuleusement à ne jamais franchir les limites qu'elle s'était fixées. Ce n'était pas toujours évident, car Alexandra savait qu'elle n'était qu'une image, un simple support de vente. L'équilibre était complexe à trouver.

Certaines de ses concurrentes ne s'embarrassaient pas de ce genre de principe et révélaient tous les détails, parfois intimes, de leur quotidien, quitte à perdre la notion de ce qu'elles étaient vraiment. Pour Alexandra, il n'en était pas question. Les discussions avec Alan étaient parfois houleuses mais, jusqu'à présent, chacun respectait l'avis de l'autre.

Alexandra était à peine sortie de l'eau que son agent lui listait déjà ses nombreux engagements de la semaine : mardi, nouveau *shooting* pour une marque de montres suisse dans une galerie d'art du centre-ville ; mercredi, présentation, dans un salon de la tour Burj Khalifa, de la nouvelle gamme de cosmétiques d'une entreprise américaine ; jeudi, fausses « vraies » photos volées ; et enfin, vendredi, soirée *people* dans un restaurant chic de l'île de Palm Jumeirah.

— OK, rien ce week-end ? demanda-t-elle en lissant ses longs cheveux blonds avec sa main.

— Non, je savais que tu tenais à être tranquille quelques jours. Je t'ai organisé une virée à Abu Dhabi jusqu'à lundi soir.

— Merci, c'est gentil, dit-elle en s'approchant pour l'embrasser.

Alors qu'elle ramassait son sac posé sur le sable brûlant, Alan reprit une conversation qu'ils avaient déjà eue et à laquelle sa protégée avait fourni une réponse sans équivoque.

— Tu sais, la société de production taïwanaise m'a relancé avec une proposition à la hausse.

Elle se raidit et cala ses lunettes de soleil sur son nez.

— Où est le taxi ? Je crève de chaud, j'ai envie de rentrer.

Alan vérifia son portable ; le suivi GPS indiquait la position du véhicule.

— Deux minutes, viens, on s'approche. Tu as entendu ce que je viens de te dire ?

— Oui, et je t'ai déjà répondu, répliqua-t-elle sèchement.

— Alexandra, douze jours, deux heures de tournage par jour...

— C'est non ! Personne à la maison.

Alan insista.

— Trente mille dollars par jour, plus les royalties de diffusion télé.

Elle s'énerva alors que le taxi venait de s'immobiliser.

— Non, c'est non ! J'aurais l'impression qu'on viole mon intimité. J'ai besoin de cet espace où je sais que je peux rester moi-même. Tu imagines, des caméras partout dans la maison... Jamais !

Le taxi démarra. Alan ne s'avoua pas vaincu et lança une remarque qui vexa sa compagne.

— Je comprends ta position, mais en parlant d'intimité, tu ne crois pas que le *shooting* de ce matin...

Elle le coupa.

— Tu veux dire quoi, là ? Je vends une image qui fait rêver et c'est tout. Tu sais très bien que je refuse systématiquement les poses à mon goût trop provocantes.

— OK, la discussion est close alors. Je vais leur signifier ton refus.

— Très bien ! dit-elle.

À travers la vitre, Alexandra regardait défiler les immenses complexes qui sortaient de terre à une cadence infernale. Aucune végétation ne venait casser cette uniformité de béton et de verre. Elle pensa à son Pays basque natal et ses prairies verdoyantes. Dix-huit mois qu'elle n'y avait pas mis les pieds.

*

* *

Jusqu'à ses dix-huit ans, Alexandra n'avait jamais voyagé au-delà du sud-ouest de la France et du nord de l'Espagne. Ses parents, Marie et Lucien, étaient installés à Osrupy, un petit village situé à une quarantaine de kilomètres de Biarritz, sur les premiers contreforts pyrénéens. Ils y élevaient des brebis et fabriquaient du fromage d'AOP Ossau-Iraty qu'ils vendaient à la propriété et sur les marchés alentour. Son frère, Bixente, avait décidé de s'installer avec ses parents pour développer l'activité et agrandir le troupeau, comme l'avaient fait auparavant son grand-père et son arrière-grand-père.

Au lycée, Alexandra rêvait déjà d'ailleurs, d'autres horizons où elle pourrait découvrir le monde. Lorsque, après le baccalauréat, elle partit à Toulouse pour étudier l'économie, son envie ne fit que croître. Un jour, elle s'inscrivit à un casting pour une télé-réalité qui devait se dérouler dans les Caraïbes. À sa grande

surprise, et après plusieurs phases de sélection, elle fut retenue pour participer à l'émission. Lorsqu'elle annonça sa décision d'accepter cette proposition, ses parents ne purent cacher leur déception à l'idée que leur fille abandonne ses études. Ils avaient du mal à contenir leur colère devant son choix de vie. Certes, le contrat prévoyait une rémunération alléchante, mais en contrepartie d'une exposition médiatique permanente avec des conséquences qu'Alexandra ne pouvait encore imaginer. Lucien se mura dans le silence. Quant à sa mère, avec l'appui de son frère, elle déploya tous les arguments possibles pour la faire changer d'avis. En vain. Alexandra tenta de les rassurer en leur expliquant que les véritables noms des candidats n'étaient pas divulgués et qu'il s'agissait plus d'une expérience que d'un objectif de carrière ; elle ne parvint pas à les convaincre. Ses parents ne comprenaient pas le choix de leur fille. Elle avait été élevée selon les principes des gens de la terre, ancrés dans la réalité des choses, comment pouvait-elle être attirée par une vie facile, faite de paillettes et de futilité avec tous les dangers et les dérives possibles ?

Alexandra venait de fêter ses vingt ans lorsqu'elle s'envola pour les Caraïbes afin d'enregistrer la série de vingt épisodes. Elle resta sur place près de quatre mois. L'émission fut diffusée en France en différé de trois semaines. Marie ne manqua aucune émission malgré l'heure tardive ; c'était une façon de se sentir proche de



14082

Composition
PCA

*Achevé d'imprimer à Barcelone
par CPI BLACKPRINT
le 1^{er} avril 2024.*

Dépôt légal : avril 2024
EAN 9782290398166
OTP L21EPLN003613-6196685

ÉDITIONS J'AI LU
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion